

Comment les compagnies franco-canadiennes « parlent théâtre »

Hélène Beauchamp

Numéro 101 (4), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26312ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchamp, H. (2001). Comment les compagnies franco-canadiennes « parlent théâtre ». *Jeu*, (101), 135–138.

Festival du théâtre des régions Comment les compagnies franco-canadiennes « parlent théâtre »

Fondé en 1995, ce festival a tenu ses premières manifestations au Centre national des Arts à Ottawa sous le nom des 15 Jours de la dramaturgie des régions¹. Son fondateur, Jean-Claude Marcus, marquait par là l'importance, pour l'évolution et l'affirmation d'un théâtre franco-canadien, du développement des dramaturgies spécifiques à ses divers lieux. Cependant, avec l'avènement de festivals régionaux de la dramaturgie organisés sous l'égide des compagnies professionnelles², avec la multiplication des ateliers d'écriture et des mises en lecture de nouveaux textes, le festival d'Ottawa s'est réorienté en quelque sorte vers la mise en évidence du théâtre comme art de la scène. Et avec raison. En juin 2001, tout s'est passé comme si les compa-

Chute libre, spectacle du Théâtre la Seizième (Vancouver), présenté au Festival du théâtre des régions en 2001. Photo : Yvon Ouellet.



gnies adhéraient au motif publicitaire du Théâtre la Seizième : « Nous parlons théâtre. »

Le Festival du théâtre des régions a montré à quel point les propositions scéniques et dramaturgiques issues des compagnies professionnelles du Canada francophone sont multiples et d'une qualité remarquable. Elles sont issues de contextes géographiques, sociaux et culturels des plus variés. En effet, Vancouver ne ressemble ni à Toronto, ni à Edmonton, ni à Moncton, ni à Sudbury et, conséquemment, les publics francophones et francophiles de ces villes

1. Voir les articles d'Hélène Beauchamp, dans *Jeu* 77, 1995.4, 158-162 et dans *Jeu* 93, 1999.4, p. 111-117. NDLR.

2. Voir les *Théâtres professionnels du Canada francophone. Entre mémoire et rupture*, sous la direction d'Hélène Beauchamp et de Joël Beddows, Ottawa, Le Nordir, 2001.

sont aussi éclatés que les processus de création des artistes sont différents. Ces villes métropoles sont marquées par des influences culturelles qui, en retour, influencent les choix artistiques et esthétiques. Ce festival bi-annuel tire d'ailleurs son caractère particulier de cette diversité qui en fait presque un festival « international ». Et les artistes franco-canadiens en profitent alors pour tenir des réunions d'orientation avec le Conseil des Arts du Canada, l'École nationale de théâtre, le Centre des auteurs dramatiques et pour mandater leurs associations : Théâtre Action (Ontario), l'Association des théâtres francophones de l'Ouest (ACTO) et l'Association des théâtres francophones du Canada (ATFC). C'est là tout un réseau de production et de diffusion qui impressionne.



Frenchie, spectacle du Cercle Molière (Moncton), présenté au Festival du théâtre des régions en 2001. Photo : Hubert Pantel.

Donnons ici l'exemple des formes et des écritures retenues par le Théâtre la Tangente de Toronto et le Théâtre la Seizième de Vancouver. *La Passagère*, écrite et mise en scène par Claude Guilmain, est un théâtre musical à grande distribution et à grand déploiement scénique. La pièce raconte l'histoire d'Ève-Marie Guérin, jeune cantatrice qui quitte Montréal en 1910 pour étudier au Conservatoire de Paris. Son amitié avec le concertiste Maurice Kleinman prend de moins en moins d'importance alors qu'elle est entraînée dans les tourbillons de la haute finance et de la montée de l'économie transnationale. Le scénario développé par le collectif de Vancouver, lui, est apparenté à l'intrigue policière. *Chute libre*, mise en scène par Craig Holzschuh, saisit les spectateurs dans les filets d'une intrigue très bien ficelée dont ils ne peuvent se libérer qu'au dénouement. C'est une histoire d'amour et d'envoûtement, de sexe et de séduction dont l'enjeu est la vie même des protagonistes. Deux écritures, deux genres, deux approches du jeu et de la mise en scène pour des productions ayant obtenu beaucoup de succès dans leurs villes respectives.

Quatre des spectacles sélectionnés présentaient des adaptations d'œuvres du répertoire transformées par leur traitement dramaturgique et scénique. Chaque fois, les relectures étaient novatrices, à la fois respectueuses mais comme mâtinées d'irrévérence. De jeunes créateurs talentueux se mesurent à plus immense qu'eux et s'en amusent. C'est le cas des *Nuits blanches*, adaptation du roman de Dostoïevski par Anne Nenarokoff-Van Burek pour le Théâtre Français de Toronto, spectacle que la mise en scène de Jean-Stéphane Roy imprégnait d'un rythme nerveux, serré, et où la direction du jeu donnait aux acteurs des allures malicieuses et enjouées. L'écriture scénique d'André Perrier pour *Du pépin à la fissure* enveloppait en quelque sorte les récits poétiques de Patrice Desbiens de toute l'étrangeté de leurs atmosphères à la fois surréelles et survoltées. Pascal Brullemans et Éric Jean, pour leur part, ont traité *Camélias* de façon postmoderne, avec des ruptures de rythme comme autant de mises à distance qui obligent les spectateurs à se repositionner et donc à redonner de la

perspective au romantisme que la mise en scène cherchait à récuser. *Faust. Chroniques de la démesure* de Richard Léger, dans une mise en scène de Joël Beddows, « revisitait » le grand classique comme seul le théâtre, « art de la scène », peut le faire : *Faust*, tiré hors de son propre mythe et comme « saisi » par le théâtre, s'incarnait dans les immeubles de verre, de béton et d'aluminium de nos centres-villes rutilants où la question de la vie est devenue froidement scientifique.

Ces spectacles présentaient de véritables « travaux » de mise en scène, qui donnent à penser qu'il se trouve dorénavant, au Canada francophone, des metteurs en scène puissants. Ce travail de mise en scène était aussi évident sous la signature de Sylvie Dufour dans *la Fuite comme un voyage* (texte de Stefan Psenak), produit par le Théâtre du Trillium, et ce malgré des faiblesses dans l'assemblage des morceaux de l'intrigue poétique inspirée par Fernando Pessoa et dans le maillage des rythmes du jeu.

Trois des spectacles du FTR relevaient d'une esthétique et d'une parole portées par l'origine culturelle de ces dramaturgies spécifiques qui interrogent l'identité et l'appartenance aux communautés minoritaires. *Pour une fois* d'Herménégilde Chiasson

ouvrait le Festival. Mis en scène par Philippe Soldevila, ce texte manifeste une énergie brechtienne d'énonciation – et de dénonciation – claire de la situation historique, sociale et culturelle des Acadiens. Si l'objectif de l'auteur est d'amener ses contemporains à réfléchir, son théâtre même dit franchement que la seule option est celle de l'engagement. Le spectacle, des plus vifs, laisse entendre toutes les variantes de l'acadien et du chiac, passe du réalisme quotidien au réalisme magique. Les acteurs jouent avec une générosité sans égale dans une scénographie de Luc Rondeau qui couvre le fond de scène de miroirs pour renvoyer leur image aux spectateurs³. Comme le dit un des personnages : « Il ne faut pas avoir peur de marcher avec le vent dans la face. »



Pas de problème ! d'Isabelle Cauchy (Petit Théâtre de Sherbrooke), présenté au Festival du théâtre des régions, à Ottawa, en 2001. Sur la photo : Sylvie Marchand. Photo : François Lafrance.

Frenchie, d'Irène Mahé et Jean-Guy Roy, pièce créée en 1986 et reprise par le Cercle Molière dans une mise en scène de Christian Molgat, plonge les spectateurs au cœur de la communauté de Saint-Boniface. Nous sommes tous en quelque sorte sur la scène autour du héros, Robert « Frenchie » Mullen, dont nous suivons avec une attention émue la carrière de jeune boxeur. La scène, divisée en plusieurs espaces et niveaux, permet la présentation de véritables fresques sociales. L'engagement est ici dans le

3. Lire l'analyse du théâtre d'Herménégilde Chiasson par Glen Nichols : « Le miroir refait. L'affirmation de la culture acadienne dans les pièces d'Herménégilde Chiasson », dans *les Théâtres professionnels du Canada francophone*, op. cit., p. 237-255.

partage d'un même rêve. « Si on relevait la tête aussi haut que Frenchie lève les poings [...] [c]'est nous, alors, qui gagnerions le combat », écrit Jean-Guy Roy (programme du Festival).

Terre bleue de Manon Beaudoin était présentée par l'Unithéâtre d'Edmonton dans une mise en scène de Daniel Cournoyer. Ici aussi, le texte suscite l'émotion des spectateurs. Les dialogues hésitent entre le passé et aujourd'hui, dansent entre l'illusion du réel et la tentation de l'imaginaire, interrogent les faits mais repoussent les décisions. Le temps est suspendu, comme fluide, pour que les secrets soient enfin libérés.

Ces trois dernières productions mettaient en évidence la force des textes. C'était aussi le cas, d'ailleurs, des spectacles jeunes publics : *Maïta* d'Esther Beauchemin, mise en scène par Robert Bellefeuille, et *Pas de problème !* d'Isabelle Cauchy, mis en scène par Louise Lemieux. *Maïta*, jouée par les merveilleuses marionnettes de José Campanale, parle en douceur des violences faites aux enfants soumis au travail forcé. Impossible d'échapper à l'emprise que ce conte exerce sur les spectateurs, qu'il tient en état de compassion pendant toute la représentation, et encore après. Quant à *Pas de problème !*, c'est un pur délice de chansons, d'images, de musiques, de jeux et d'espiègleries. L'histoire est quand même sérieuse puisqu'il s'agit de chiffres et de nombres, mais c'est dans la joie qu'elle nous est offerte. Ce théâtre musical – musique de Michel G. Côté – emballe les jeunes spectateurs dans la bonne humeur... intelligente.

Cette édition du Festival du théâtre des régions, à laquelle était invitée la Compagnie les Matitis du Gabon, a connu un grand succès auprès du public. Les spectateurs ont été nombreux à prendre place dans les cinq théâtres où l'événement avait lieu. Les salles étaient bien remplies, et tous se montraient heureux du haut niveau et de la diversité des performances – notamment celles des acteurs comme Marcia Babineau, Marcel Aymar, Roch Castonguay, Sylvie Marchand, Amélie Gosselin – ainsi que de la belle vitalité de la création dramaturgique et théâtrale. La thématique de l'ensemble des spectacles touchait les questions de l'identité, des multiples facettes de l'identité individuelle et des émotions que cela soulève.

On ne peut qu'espérer que Denis Marleau, nouveau directeur artistique du Théâtre français du CNA, saura reconnaître l'apport de ces artistes franco-canadiens et l'importance de ce festival. **■**